

## CHAPITRE XV.

### Comment le prieur de l'abbaye de Gand attrapa le Prince.

En ces temps là, l'abbaye de Saint-Bavon, dont il ne reste plus que des ruines maintenant, était un couvent étendu qui comptait de nombreux moines, possédait de grands trésors, et exerçait une influence morale considérable.

Cette situation florissante était due en grande partie à l'abbé, un vieillard respectable, qui, à vingt ans de là, avait assisté, mitre en tête, au baptême de Charles.

Il avait la réputation — fondée du reste, d'être un saint homme.

Très sévère pour soi-même, il était doux et indulgent envers ceux qui lui devaient obéissance.

Sa piété édifiante avait d'ailleurs jeté un voile de mélancolie sur son caractère.

Il n'en était pas moins facétieux et bon. Il aimait, ses devoirs accomplis, à s'amuser innocemment et paraissait avoir pris pour règle de conduite les paroles de l'Écriture « Sers le Seigneur dans la joie. »

Cela lui avait valu l'amitié de Charles-Quint, qui venait le visiter souvent.

Ils passaient des heures à jaser, et en revenant de l'abbaye, l'empereur était toujours de meilleure humeur.

Le prieur l'appelait familièrement « mon fils » tandis qu'il n'arrivait jamais à Charles de l'appeler autrement que « mon père. »

Mais plusieurs fois déjà le bon père avait joué un tour à son impérial fils.

C'est de cet abbé que la légende a perpétué la facétie suivante :

Certain jour, en se promenant, Charles Quint passa par l'abbaye.

A son grand étonnement il lut cette inscription au-dessus de la porte :

*Ici l'on vit sans soucis.*

— En voilà de l'audace, s'écria l'empereur, furieux ! Ces moines vivaient sans soucis, tandis que moi, l'empereur, le maître, ai tant d'affaires en tête que les cheveux m'en deviennent gris.

Et comme Charles-Quint était très irritable et aimait au surplus à se moquer des autres, il résolut de jouer un tour à l'abbé.

Il fit retentir rageusement le heurtoir sur la porte et demanda au portier stupéfait de faire venir immédiatement le prieur.

Quand celui-ci fut venu, l'empereur lui dit :

— Vénéré prieur, que signifie cette inscription au-dessus de la porte du cloître ? Est-ce vrai que l'on vit ici sans soucis ?

— En effet, Majesté, nous vivons ici sans besoin ni soucis.

— Vous n'avez donc à vous occuper de rien ?

— C'est à dire Majesté, que nous ne nous occupons pas des choses matérielles et que nous ne nous préoccupons que du salut de notre âme...

— De mieux en mieux ! Et moi l'empereur, je dois travailler et peiner jour et nuit. Voyez !... Mes cheveux ont blanchi avant le temps par le travail. Ecoutez-moi, vénérable prieur ; je ne veux pas dans mes Etats des gens qui n'ont aucun souci.

— Mais, majesté, mes moines travaillent et se préoccupent aussi, mais, non pas, comme vous, pour ce qui ne dure pas, mais pour l'éternité.

— Cette explication ne suffit pas, vénérable abbé. Ecoutez : je reviendrai demain et vous me donnerez la réponse aux cinq questions suivantes. Si vous ne le pouvez pas, votre vie sans soucis prendra vite fin :

1<sup>o</sup> Quelle est ma pensée en ce moment ?

2<sup>o</sup> Quelle profondeur a la mer ?

3<sup>o</sup> Où est le centre de la terre ?

4<sup>o</sup> En combien de temps puis-je faire le tour du monde ?

5<sup>o</sup> Que vaut ma personne ?

Sur ce, l'empereur s'en fut et laissa l'abbé très embarrassé.

Seulement, cet embarras le quitta vite.

Il chercha des moyens et bientôt son front s'éclaircit.

Il fit appeler le frère-cuisinier et lui dit qu'il aurait à répondre demain à l'empereur. Et il lui apprit qu'il avait à dire :

Lorsque Charles-Quint revint le lendemain, il fut reçu par le cuisinier déguisé.

— Eh bien, vénérable père, répondez à ma première question : Qu'est-ce que je pense en ce moment ?

— Eh bien, répondit le cuisinier vous pensez vous trouver en présence de l'abbé, mais c'est au cuisinier que vous parlez.

— Ah ! dit l'empereur. Cela est bien trouvé. Dites moi maintenant quelle est la profondeur de la mer ?

— Un jet de pierre, Majesté.

— Où est le centre de la terre ?

— C'est la place où vous vous trouvez, majesté. Fichez votre bâton en terre et tirez une ligne autour de la terre, elle viendra aboutir ici.

— En combien de temps puis-je faire le tour du monde ?

— Enfourchez le soleil, Majesté ce sera fait en 24 heures.

— Que vaut ma personne ?

— Mais, le Seigneur fut vendu trente deniers ; comme vous êtes le plus puissant ici, je vous évalue 29 deniers. Cela ne suffit-il pas ?

— Si, si ! dit en riant l'empereur, qui partit de joyeuse humeur.

De ce temps là il fut un excellent ami de l'abbé, mais tous deux semblaient considérer comme un devoir de s'attraper mutuellement.

L'abbé surtout était très expert en bons tours.

Ne l'avait-il pas enfermé dans une cellule de moine ?

N'avait-il pas invité l'empereur à dîner et ne lui avait-il pas présenté, très sérieusement, comme pour lui-même, un cruchon d'eau, du pain noir et des fèves à l'huile et au vinaigre ?

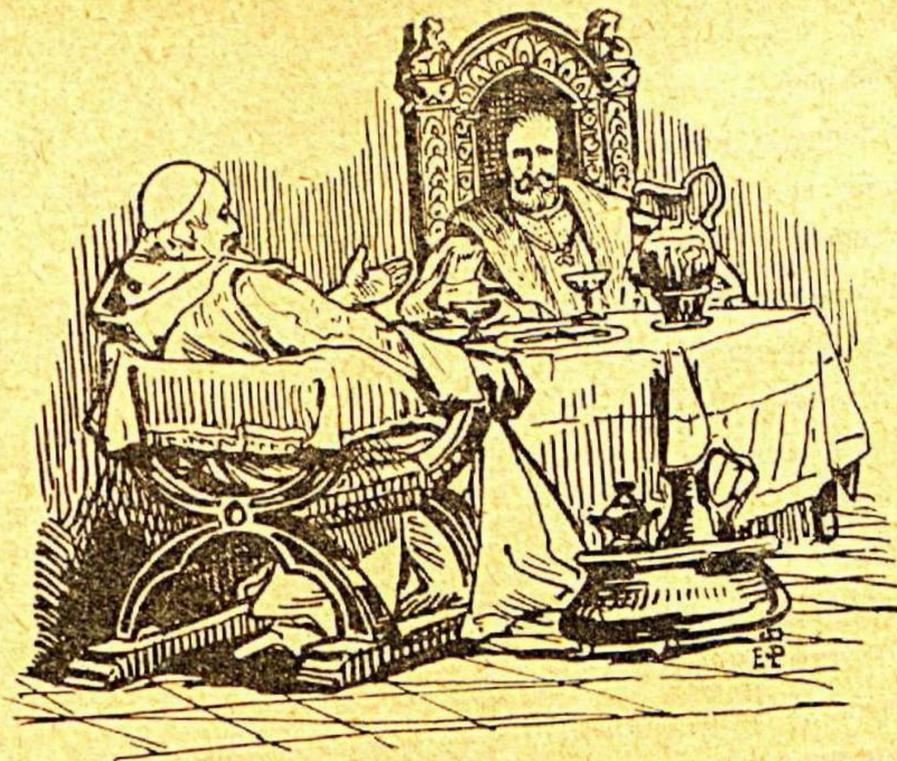
N'était-ce pas l'abbé qui lui avait manqué une chasse et ne l'avait pas forcé à rester dans la chapelle de l'abbaye, quatre heures durant, à chanter de psaumes avec les moines ?

Voici ce qui s'était passé :

Charles-Quint avait exprimé le désir d'assister à un service divin, mais habillé en moine.

Le prince, qui devait finir ses jours au couvent de Saint Just, parmi les moines, semblait trouver dès son enfance de l'intérêt à opposer la vie retirée du cloître au faste de la vie mondaine.

Il voulait remplacer la pourpre impériale par la robe de bure du moine. C'était après le dîner.



— Est-ce possible, mon père ? avait demandé l'empereur.

— Si, mon fils.

— Quand viendrai-je ?

— Mais immédiatement, si vous voulez. Les moines se reposent maintenant, mais bientôt il vont se réunir pour chanter les vêpres.

— Cela tombe mal, mon père ! Je dois aller à la chasse cette après-midi. Mais la chasse peut être reculée d'une petite demi-heure.

Un fin sourire plissa les lèvres du prieur. A voir le regard rusé de ces yeux vifs, il était à voir que l'abbé allait attraper l'empereur.

— Il n'y a qu'une chose, mon fils, que je dois vous recommander tout spécialement et c'est de ne pas être une cause de distraction pour les autres moines.

— Soyez tranquille, mon père.

— Vous tiendrez votre capuchon soigneusement baissé.

— Je vous le promets.

— Oui, mais je vous préviens que vous aurez chaud.

— Cela n'est rien,

— Je ne voudrais pas que les moines vous reconnaissent. Vous sentez que l'idée que d'avoit près d'eux un empereur déguisé en moine les agiterait.

— Oui, mon père, je comprends cela.

— Vous vous mettrez à la place du frère Pierre, de la sorte vous ne serez pas très éloigné de moi.

— Très bien.

— Je donnerai au frère Pierre un ouvrage à faire dans sa cellule. Il est de votre taille et personne ne remarquera la substitution.

— Excellent !

— Ah mais, dit soudain le prieur soucieux. Le frère Pierre a votre taille, mais il est très pieux.

— Je le serai autant que lui.

— Mais n'allez pas vous retourner !... Toujours chanter comme les autres !

— Mais ma voix...

— Votre voix a une ressemblance parfaite avec celle de frère Pierre.

— Alors vous pouvez être tranquille, mon père.

— Je m'en rapporte à vous. Une dernière recommandation pourtant, qui est de la plus haute importance : vous ne pourrez pas vous lever et quitter la chapelle avant les autres.

— Je suivrai ponctuellement vos leçons, mon père.

— Je vous crois, mon fils.

L'aventure allait à l'empereur, cela se voyait.

Il en était de même pour l'abbé.

— Venez, dit ce dernier. Il est temps de quitter vos habits de velours pour la robe de bure du moine, car la cloche va bientôt appeler les habitants du cloître à la chapelle.

Le prince suivit le prieur dans sa cellule qui avait un aspect aussi misérable que celle du moindre frère convers.

— Mettez ces habits, dit l'abbé.

L'empereur ôta son précieux collier de la Toison d'Or ; il ôta son manteau de soie, mit son chapeau à plume ondoyante à une patère, et remplaça les bottes aux éperons d'or par de simples sandales.

Entretemps, l'abbé alla prévenir frère Pierre qu'il avait à travailler dans sa cellule, mais en même temps il prévint tous les moines que, ce jour là, on chanterait toutes les complies avant les vêpres.

Quand il revint, le jeune prince était prêt.

Le sombre capuchon couvrait ses boucles blondes, et jetait une ombre sur son noble front.

Le prieur le considéra pendant quelques instants.

Des pensées graves lui venaient.

Là, devant lui, se tenait le plus puissant prince, l'empereur d'Occident, couvert d'une robe de bure.

Il contempla le visage du jeune homme, et fut frappé par le regard si fier, si orgueilleux, ce regard qui ne s'abaisse pas, mais reste fixé sur vous, et qui ne connaît pas l'ombre des paupières mi-baissées.

— Le proverbe a raison, murmura le prieur.

— Quel proverbe ? demanda Charles-Quint, sous le capuchon.

— Que l'habit ne fait pas le moine.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Qu'un regard suffit pour voir que vous n'êtes pas un moine.

— Mais si vous ne m'aviez jamais vu, mon père, et si je venais à vous en cet accoutrement, vous me prendriez pourtant pour un moine.

— Non, mon fils !

— Alors vous croyez pouvoir reconnaître un faux moine entre les vrais ?

— Oui.

— Mais à quoi donc ?

— Ne fût-ce qu'au regard, mon fils !

— J'en doute, mon père !

— Et moi, j'en suis sûr. Il est heureux que les frères ne se regardent jamais pendant les exercices du culte, sinon, ils vous remarqueraient tous.

En ce moment, la cloche de l'abbaye se mit à tinter.

— La règle ordonne le silence, à partir de ce moment, dit l'abbé, suivez-moi.

Il ferma la cellule et mit la clef en poche.

— Cela susciterait trop d'étonnement, dit-il, si un moine trouvait cette épée, ce chapeau, ces bijoux et ces riches habits, venez par ici, mon fils.

Charles-Quint tira plus encore le capuchon sur les yeux et suivit le prieur à travers les sombres corridors du cloître.

Leurs pas résonnaient sur les dalles, tandis que leurs vêtements froufrouaient.

Ils entrèrent dans la cour, où les moines avaient pris silencieusement place pour se rendre à l'église.

Tous avaient le capuchon rabattu sur les yeux, la tête inclinée quelque peu sur la poitrine, et leurs mains se cachaient dans leurs larges manches, qui formaient comme un manchon devant la poitrine.

— Placez-vous le quatrième ! murmura le prieur au prince. Là où on a laissé un intervalle.

Le jeune homme obéit.

L'abbé entra le premier dans la chapelle.

Toute la file suivit, silencieuse comme un cortège de revenants.

Qu'était-ce encore que l'empereur ?

Plus rien ! un chaînon de cette chaîne de moines, dont aucun n'avait plus ni volonté, ni existence propres.

Et la file se perdit dans le demi-jour de la petite église gothique, et tous ne formèrent bientôt plus qu'une masse noire, où l'individu ne comptait plus, qui s'agenouillait et s'inclinait comme un seul homme, d'où une seule et même prière monotone et presque sépulcrale, montait au ciel ; et celui dont on ne pouvait approcher qu'en s'inclinant bien bas, n'était plus ici qu'une partie de cette ombre humaine étendue sur les dalles du temple.

Les chants s'élevaient maintenant : des chants d'espoir, des chants d'imploration, des chants d'apothéose, de gratitude et des chants de gloire et de triomphe.

L'empereur suivit les psaumes dans le livre qu'il avait devant lui.

Sa voix, d'abord un peu tremblante, s'élevait maintenant, et il entonnait les chants à pleins poumons.

Pourtant, il commençait à avoir chaud sous la robe de bure.

Selon lui, le service serait fini au bout d'une demi-heure.

Il lui semblait qu'elle était presque écoulée.

A la dérobée, il regardait parfois les hautes fenêtres ogivales, scintillantes sous les rayons du soleil, et qui projetaient sur le sol une mosaïque, riche de toutes les couleurs de l'arc en ciel.

L'horloge de l'église sonna deux heures.

Le jeune homme lança un soupir de délivrance.

Son premier mouvement fut de refermer le gros livre, mais il se reprit à temps : ne devait-il pas attendre que les autres donnent le signal ?

Le signal ne vint pas.

Le psaume était fini... et l'on en commença un nouveau !

Après celui, un autre !... et cela continuait de la sorte. Le verset final retentissait : *Gloria Patri, et Filio...*, et *in sæcula sæculorum. Amen !*

Cet *amen* était d'abord sorti de la bouche du jeune homme comme un cri de délivrance. *Amen* et voilà fini ! pensait-il.

Mais chaque fois un autre chant commençait.

De nouveau, la cloche sonna.

*Deux heures et demi !*

Le soleil luisait d'une façon si engageante, dehors !

Il était plus que temps d'aller à la chasse ; l'heure fixée était déjà dépassée d'une demi-heure !

Et toujours le chant continuait : l'un psaume après l'autre !

Ouf ! comme l'empereur avait chaud sous son froc !

La sueur perlait sur son front... Le capuchon pesait comme un chapeau de plomb !

*Trois heures !*

On avait commencé par les *matines* et l'on entamait maintenant les *Laudes* !

L'empereur, effrayé, feuilleta le gros bouquin. Sapristi ! allait-on chanter encore toutes ces *laudes* !

Cela n'en finissait pas. C'est à grand peine que l'empereur peut rester à son banc.

Comme ces planches lui meurtrissaient les genoux, habitués à la douce mollesse des coussins !

Charles-Quint chante, chante... il est ordinairement en avance de deux ou de trois mots... il veut faire accélérer le service.

Mais cela n'aide pas !

Monotone, régulière lourde et lente, la psalmodie des moines se déroule.

C'est comme s'il avait voulu pousser à une lourde charette pour la faire avancer plus vite.

*Trois heures et demi !*

Sapristi !

Heureusement, la fin est là... encore un psaume et les *Laudes* sont finies !

C'est avec une sorte de rageuse gratitude qu'il chante *Amen* !

Comme l'abbé l'a attrapé !

A grand bruit l'empereur referme son livre.

Eh ! qu'est-ce là ?

L'empereur se sent pris de vertige.

Le *Matines* et les *laudes* sont finies !

C'était trop fort !

Désespéré, il rouvre le livre : les *Primes* avaient leur tour.

L'empereur feuillette le livre à grand bruit, au scandale de ses voisins, étonnés de ce bruit inaccoutumé et sacrilège.

Les moines penchent la tête davantage sur leur bréviaire et se demandent ce qu'il manque donc à frère Pierre !

Un si saint homme, qui se montre soudain si impatient !

Les insectes s'attaquent aux meilleur fruits ; les âmes les plus pures tentent le plus le démon.

Ces derniers temps on en a vu tant tomber et embrasser l'hérésie de Luther ; l'esprit de la réforme aurait-il pénétré également dans le cœur de frère Pierre ?

Tout le monde remarque bientôt son agitation.

*Quatre heures !*

Tous les moines prient pour frère Pierre qui se conduit de façon aussi irrévérencieuse, presque sacrilège.

En effet, l'empereur ne se tient plus.

A diverses reprises il a déjà toussé pour attirer sur lui l'attention de l'abbé, mais celui-ci restait impassible et immobile comme une statue de marbre.

Oh ! L'empereur lui revaudra ce tour !

Il se lève... il s'agenouille de nouveau... compte et recompte les chants, feuilletta l'infolio.

Après les *Primes* viennent les *Tierces* ... après les *Tierces* les *Sextes* et les *Nones* !

Alors seulement se sera fini, alors seulement on en sera au vèpres.

La cloche sonne !

*Quatre heures et demi !*

C'est du fond du cœur, avec une sincérité qui n'est égalée par aucun moine, que l'empereur chante.

— *Deus in adiutorium meum intende... Domine ad adjuvandum me festina !*... Seigneur, Seigneur écoute moi... Seigneur viens à mon secours ?

Mais c'est la *Vox clamans in deserto* de l'Écriture, la voix qui se perd dans le désert.

Maintenant la sueur coule à grosses gouttes sur le front de l'empereur, la sueur lui ruisselle sur tout le corps.

Il ne regarde plus le soleil, qui scintille sur les vitraux, qui l'appelle dehors.

Dehors !... oh, s'il osait ! il se lèverait, il quitterait sa place, fuirait la

chapelle... le couvent..., dehors, dehors, où l'air frais vous baigne la face !

Fuir le couvent ? Mais comment ? Impossible de le faire en froc, et ses propres habits sont enfermés dans la cellule du prieur...

Il est donc obligé de rester. Il sonne !...

*Cinq heures !*

Les *Nones* sont enfin finies. Mais la masse noire ne bouge pas. Nul moine ne quitte sa place.

L'empereur regarde son bréviaire et la tête lui tourne !

Non, ce n'est pas un rêve, ce n'est pas un cauchemar, les *Vèpres* ont commencé !

Le jeune homme est abattu, anéanti !... Il ne feuillette plus le livre, il ne chante plus !... Les chants bourdonnent vaguement à son oreille, continuellement, et d'une lenteur !...

Et toujours des *Amen*, et encore des *Amen*, qui n'en finissent plus.

Il est couché plutôt qu'assis sur son banc, étourdi, insensible, le froc autour des épaules, ce froc qui lui pèse comme une pierre tombale.

Les fenêtres ogivales flambent sous les rayons du soleil couchant, qui incendie tout l'horizon.

Une obscurité mystérieuse pèse sur la masse des moines, flotte sous les voûtes sombres.

Les moines remarquent que frère Pierre est revenu à de meilleurs sentiments : il est couché sur son livre, la tête entre les mains, dans l'attitude du pénitent.

Un grand et soudain bruit de pas ; tous les moines se sont levés et quittent la chapelle, en rangs silencieux.

Charles-Quint ne remarque même pas ce qui s'est passé autour de lui.

La chapelle est vide et il est encore toujours là. Les chants ont cessé et pourtant il les entend encore bourdonner dans ses oreilles comme l'éternel murmure de la mer.

Une main le frappe sur l'épaule.

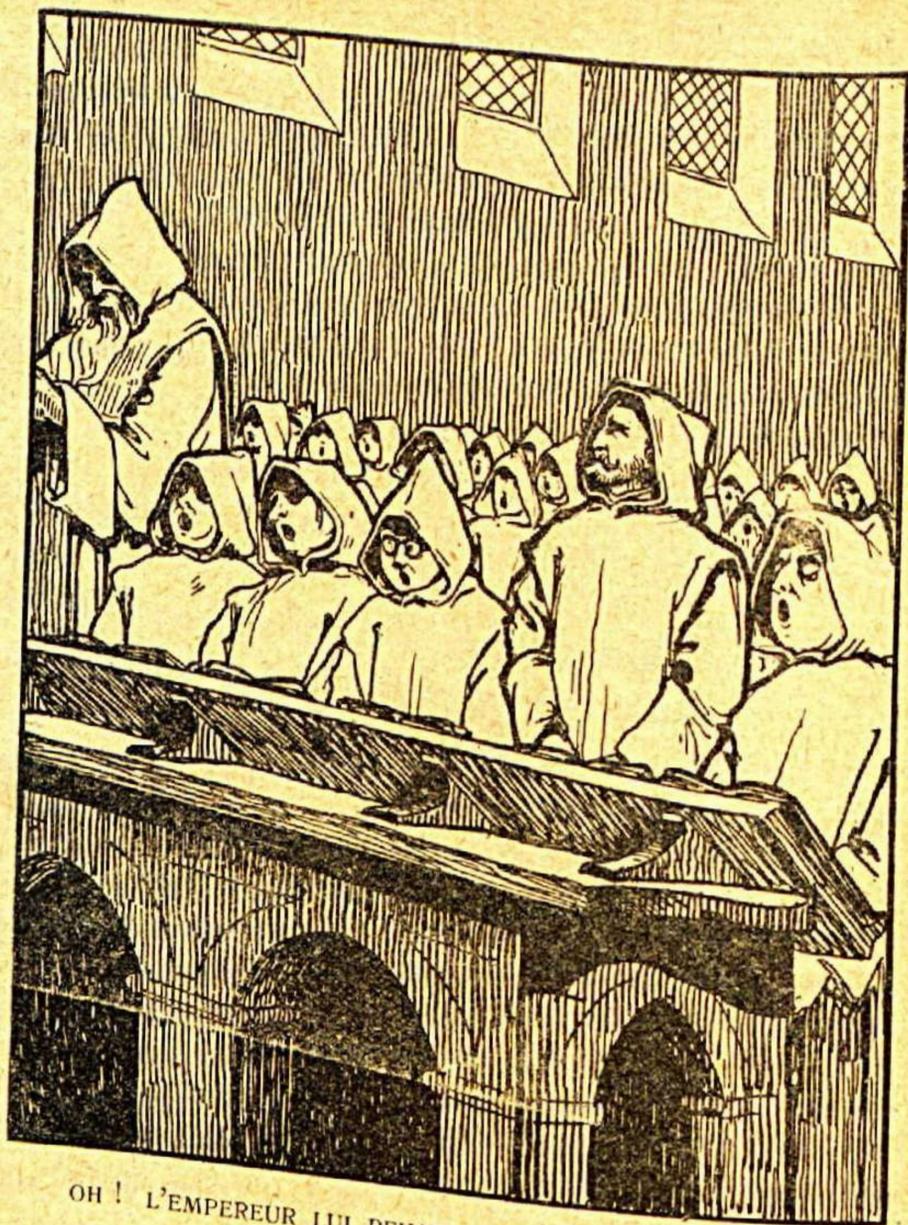
Il lève la tête. Stupéfait, il voit la chapelle vide, les bancs déserts, les cierges éteints, sauf, telle une étoile cintillante — la lampe de l'autel.

Il aperçoit un moine derrière lui.

Celui-ci lui fait signe de le suivre.

Charles se lève, mais un cri de douleur lui échappe.

Comme ses genoux lui font mal ! Comme il est raide !



OH ! L'EMPEREUR LUI REVAUDRA CE TOUR ! (page 270)

Comme étourdi, il suit le moine vers l'extérieur... De nouveau il traverse des corridors et des corridors.

— Mon frère ! dit Charles presque d'un ton d'imploration.  
Le moine se retourne.

— Mon frère...

Mais le prince ne peut continuer ; le moine met l'index sur la bouche pour lui imposer le silence.

Enfin, l'on s'arrête devant la porte d'une cellule. Le moine l'ouvre, s'incline et disparaît.

Charles-Quint a vu ses vêtements sur la table !... D'un coup il rejette son capuchon et ses boucles blondes sont de nouveau visibles. Il jette loin de lui le froc et les sandales, remet, Dieu sait avec quel bonheur ! ses bottes, boucle son ceinturon, jette son manteau sur ses épaules, met son chapeau et,



comme resuscité, il s'élançe à travers les corridors pour trouver une issue !

Il n'est pas de bonne humeur. Cela s'entend à son pas, lourd et nerveux, qui fait retentir ses éperons sur les dalles.

A la porte de sortie il voit arriver tant bien que mal, le portier, tenant les clefs.

— Où est le prieur ? demande-t-il d'un ton rogue.

— En prières, votre Majesté. Charles ne dit rien. Vainement il tâche de maîtriser son irritation.

A la porte il trouve son écuyer, tenant par la bride le cheval de son maître. Mais trois gentilshommes attendent également l'empereur.

Ce sont le prince d'Orange, le comte de Lannoy et le comte de Hornes.

— Messires, dit le prince, je vous ai fait attendre, mais excusez-moi. Il n'y a pas là de ma faute.

— L'attente n'est rien, Sire, répondit Nassau. Nous sommes heureux de revoir Sa Majesté en bon état. L'inquétude nous a pris parce que la chasse était commandée, et c'est à cause de cela que nous sommes venus ici.

— Etes vous ici depuis longtemps ?

— Depuis trois heures, Majesté.

— Vous ne m'avez pas demandé ?

— On nous a dit que votre Majesté était auprès de l'abbé.

— Oui, Messieurs, et l'abbé m'a joué un bon tour. Si vous vous êtes ennuyés, ce ne sera jamais tant que moi. Attachez ce paquet à votre selle, de Lannoy. C'est mon froc.

— Votre froc, Sire ?

— Je l'ai eu au moins pendant quatre heures sur le corps et je l'ai emporté comme souvenir... Mais à cheval, Messieurs, à cheval ! Je vous raconterai tout cela en route, car il me faut de l'air, beaucoup d'air. Ce maudit abbé, comment saurais-je lui rendre la monnaie de sa pièce.

L'empereur avait sauté en selle et bientôt les quatre cavaliers menèrent grand train à travers les champs, dorés par les derniers reflets du soleil couchant.

Comment l'empereur prit sa revanche.

- Vous avez mérité le ciel, Sire.
- Non, Nassau, non !
- En ce cas, nous n'aurons jamais l'occasion d'y arriver, dit en riant de Hornes.
- J'y ai été forcé, Messieurs, et mon courroux m'a enlevé tout le bénéfice de mes psaumes, et peut-être au-delà. Vous avez mon froc, Lannoy ?
- Oui, Sire, il est attaché solidement derrière la selle.
- Cette après-midi me restera présente à la mémoire, Messieurs, dit l'Empereur en riant. Je dois avouer que mon abbé est un malin compère, et qu'il a agi magistralement ; j'ai été pris de telle sorte qu'un compatriote florentin Machiavel n'y verrait rien à redire.
- Et votre Majesté n'a plus revu le prieur après son séjour à la chapelle ? demanda d'Orange.
- Non, prince.
- Voilà que est encore très malin de sa part, Sire.
- Etait-ce intentionnel, cela demanda l'empereur.
- Mais oui, Sire. Dans les premiers moments de courroux vous auriez après votre martyre, pu dire des choses que vous auriez regretté plus tard.
- C'est bien possible !
- C'est pour cela que le frère a reçu l'ordre de vous répondre.
- Oh ! le renard, s'écria Charles. Cela doit être quelque chose de ce goût là.
- N'en doutez pas, Sire ! L'abbé savait bien que, le premier mouvement d'irritation passé, votre Majesté serait la première à rire de ce bon tour...
- Vous avez raison, Nassau... Je ne puis lui en vouloir. Il ne m'a pas trompé ; il a posé ses conditions à l'avance ; je les ai acceptées les yeux

fermés, imprudemment. Lorsqu'il a enfermé mes vêtements, j'aurais dû me douter de quelque chose. Je le connaissais pourtant comme un homme malicieux, qui aime à attraper ses semblables.

— Ou votre Majesté aurait dû prendre la précaution de demander combien de temps le service aurait pris, dit de Lannoy.

— Mais, comte, je sais que ce service de l'après-midi ne dure qu'une demi-heure. Quand le prieur m'a quitté pour donner une autre occupation au frère Pierre, pendant les vêpres, il aura également donné les *Laudes* et les *Sextes*, et que sais-je encore ! Non, ce ne serait pas intelligent de m'offenser de la farce, mais je dois lui rendre la monnaie de la pièce.

— Oui, Sire, dit de Hornes, cela, il le faut !

— Avez-vous imaginé quelque chose, comte ?

— Ah ! faites le évêque de Tournai, Sire !

— Et alors ?

— Mais on se bat par là, et cet homme pacifique trouvera cela particulièrement déplaisant.

— Non, comte. Voyez-vous, j'aime l'abbé. Il habite Gand depuis près de cinquante ans. En transplantant de vieux arbres, on les fait mourir de langueur. D'ailleurs il est une providence pour les pauvres et je n'aimerais pas à la voir quitter mon pays natal.

— Et au surplus, votre Majesté attache trop de prix à sa société ! ajouta de Lannoy.

— J'avoue, Lannoy, que j'ai passé bien des heures agréables avec lui. Mais celle de cet après-midi n'en étaient réellement pas ! continua-t-il en riant.

Et, se tournant vers Nassau.

— Vous ne savez rien, d'Orange ?

— Non sire, pas pour le moment.

— Pourtant, vous êtes toujours si ingénieux et inventif.

— Votre Majesté m'attribue trop largement de bonnes qualités.

— Et que feriez-vous à ma place prince ?

— Moi, Sire ? J'attendrais les événements, qui sont toujours nos meilleurs alliés.

— S'il ne se font pas attendre trop longtemps.

— Il se peut que ce soit aujourd'hui, Sire, ou que ce ne soit que demain.

— Je n'ai plus beaucoup d'espoir que ce soit encore ce soir, ricana l'empereur.

— Tout vient en son temps, Sire, pour qui sait attendre.

— Oui, comme le dit votre devise, d'Orange : *Tantando progredior*, mais je voudrais pouvoir renvoyer la balle immédiatement. Et vous, de Lannoy ?

Le comte réfléchit quelques instants.

— On pourrait envoyer loger une centaine de soldats à l'abbaye.

L'empereur secoua la tête.

— Mes soudards sont bons à la guerre, c'est là leur place, mais ils ne feraient pas bonne figure au cloître. D'ailleurs, il ne faut pas que des cris et des jurons viennent troubler la paix du saint lieu ; pour cela il y a assez de cabarets. Ne voyez vous rien d'autre ?

— Non, Majesté.

Ainsi devisant, les quatre cavaliers continuaient leur route vers la ville.

Dans le lointain, il pouvaient apercevoir le beffroi et la tour de Saint-Bavon s'estomper dans la brume.

Mais le soir commençait à tomber rapidement, et on se servit des éperons pour activer le trot de chevaux.

Bientôt, l'on fut aux portes de la ville, et le cortège impérial continua lentement sa route à travers les rues sombres.

Tout à coup, les cavaliers aperçurent un homme tituber terriblement, si fort que la rue lui était trop petite et qu'il venait heurter tantôt l'une, tantôt l'autre rangée de maisons.

— Qu'est-ce là ? demanda Charles ?

— Rien, sire, un ivrogne.

— Pourvu qu'il ne finisse pas par tomber dans l'eau.

Tout juste à cette place se trouvait une lanterne, suspendue à une corde, tendue au travers de la rue.

L'ivrogne louvoyait de terrible façon, tout en brailant :

*Que vous ai-je donc fait ?*

*Que vous ai-je donc fait, ma mie ?*

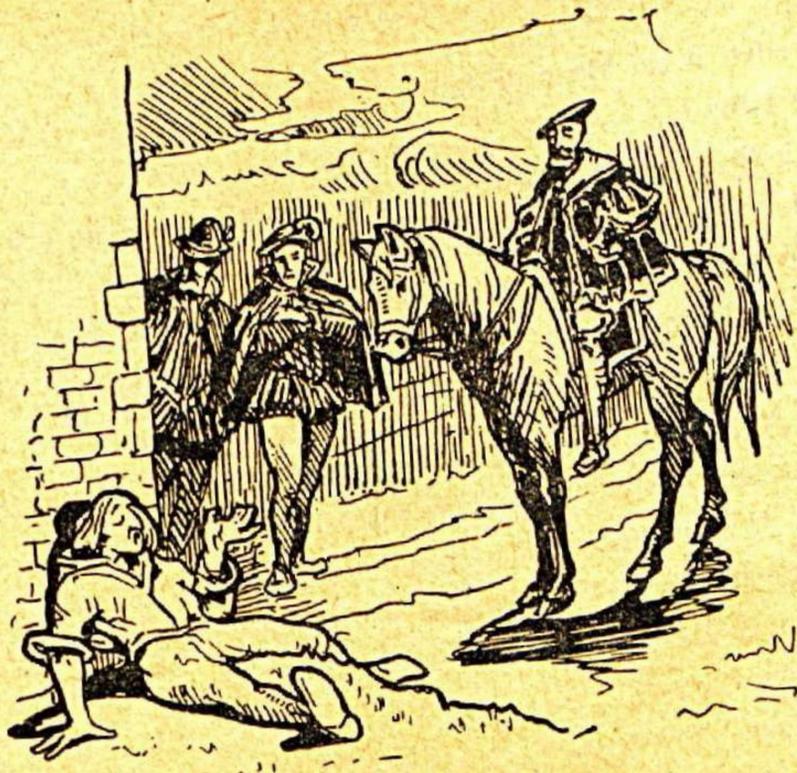
Et après un hic formidable qui lui secoua tout le corps, il ajouta.

*... ma mie !*

Charles arrêta son cheval.

L'ivrogne en était arrivé à s'adosser à une maison, et là, il se mit à raisonner :

— Oh ! mon amis chut... chut, dis-je... qu'y a-t-il ? Une maison ivre ! Bah ! une maison ivre ! Une maison ivre est plus détestable encore qu'un



poulet ivre... et un poulet ivre n'est pas mon ami...

*Que vous-ai-je...*

Pardaf, le voila à terre.

— N'y a-t-il pas d'agent du guet ici ? demanda l'empereur.

— Non, Sire, je ne vois personne, dit de Lannoy.

— Nous ne pouvons cependant abandonner cet homme à son sort. Allons Messieurs, soyons plus charitables que ne le fut Cham envers son père ; et aidons le. Il se sera aussi promené dans les vignes du Seigneur sans connaître la force du jus de raisin.

— Son jus de raisin aura été plutôt de la *double* et du *triple*, dit en riant de Hornes.

Les quatre cavaliers quittèrent la selle.

de Lannoy et de Hornes relevèrent l'homme.

— Eh l'ami, où demeures-tu ?

— Laissez-moi en paix ! des maisons ivres.... des poules ivres ! heu !....

Et l'ivrogne fit entendre un beuglement pareil à celui d'une vache, et s'affala de nouveau.

— Il ne sait plus se tenir debout, Sire ! dit de Lannoy.

— Portons le chez lui.

— Nous ne savons où il demeure.

— Il m'a l'air pourtant d'un bourgeois aisé.

— C'est un boulanger, d'après ses vêtements.

- En effet, il est blanc de farine.
- Que faire ?
- Oh ! dit le prince. C'est un de mes sujets et je ne veux pas l'abandonner ainsi.
- Voulons-nous le porter à l'amigo.
- Non, de Hornes, non ! Là, il devrait cuver son vin sur une botte de paille. Au surplus, ce serait un reveil désagréable, en prison !
- Votre Majesté ne peut pourtant emmener cet ivrogne au château ?
- Et pourquoi pas ?... Mais, un instant !
- Le visage de l'empereur s'éclairait subitement.
- Un rire moqueur brilla dans ses yeux.
- J'ai trouvé, Messieurs !
- Quoi donc, Sire ?
- Magnifique ! Splendide !
- Et le prince se réjouissait si bien de son idée, qu'il éclata de rire.
- Les trois chevaliers regardèrent l'empereur d'un air interrogateur. D'où venait cette subite hilarité ?
- de Lannoy, reprit Charles, vous avez toujours le froc, n'est-ce pas ?
- Oui, Sire, à ma selle.
- Je vois bien attraper l'abbé, Messieurs ! dit l'empereur, en riant toujours.
- de Lannoy et de Hornes regardèrent l'empereur avec un étonnement croissant, mais Nassau, si grave d'ordinaire, se mit à rire lui aussi.
- Oui, Sire, vous avez votre revanche ! dit-il.
- Vous devinez mon plan, prince ?
- Il est magnifique, Sire. Un instant, voici la robe de bure.
- Et d'Orange, qui avait tenu les chevaux par la bride, ôta le froc de derrière la selle.
- Devinez-vous où nous allons conduire notre sujet ivre ? demanda l'empereur à de Lannoy et à de Hornes.
- Non, Sire !
- A l'abbaye ! dit d'Orange.
- Précisément, confirma l'empereur.
- En effet, dit de Hornes, le prieur ne logera pas avec empressement cet ivrogne à l'abbaye, mais si votre Majesté l'y oblige...
- Non, dit Charles en riant, je ne l'y obligerai pas. Otez lui son pourpoint si vous le voulez bien.

- Les deux comtes obéirent.
- Et maintenant ses bas et ses chaussures !
- Cette tâche ne plaisait pas beaucoup aux deux gentilhommes, mais quand l'empereur prend plaisir à quelque chose, tout est pour le mieux et les courtisans s'accoutrent de tout.
- Où est votre paquet, d'Orange ?
- Voici, Sire !
- Mettez lui ces sandales et endossez lui ce froc.
- Une lueur se fit alors dans l'esprit de de Lannoy et de de Hornes.
- Ah ! voilà qui était une bonne farce ! L'ivrogne en habits de moine ! de Hornes trouva la plaisanterie impayable. Mais de Lannoy semblait quelque peu décontenancé.
- L'empereur voulait-il déshonorer ce vénérable accoutrement ? Les temps étaient déjà assez néfastes, lui semblait-il.
- Les moines devaient subir tant de moqueries et de sarcasmes ! Charles était pourtant un prince chrétien, un fils fidèle de l'Eglise !
- Entretiens, on avait endossé le froc au malheureux.
- Ce n'était plus qu'une masse informe, où la vie ne se manifestait plus que par un ronflement sonore et continu.
- Vous avez un long manteau, de Lannoy, voulez-vous l'abandonner ?
- Assurément, Majesté.
- La soirée n'est pas fraîche. Ou voulez-vous mon manteau, comte ?
- Non, Sire. il me pesait sur les épaules.
- Le prince mit le manteau par dessus le froc de l'ivrogne.
- Voilà, dit-il. Il n'y a plus matière à scandale, si nous devons rencontrer quelqu'un en ville.
- Et, se tournant vers de Hornes :
- Comte, vous êtes le plus fort de nous tous.
- A votre service, majesté.
- Pourriez-vous prendre cet homme devant vous sur la selle ?
- Avec facilité et même avec plaisir, sire.
- En avant !
- De Hornes enleva l'ivrogne dans les bras robustes, le mit sur son cheval et sauta en selle.
- Et maintenant, Messires, un temps de galop jusqu'à l'abbaye de Saint-Bavon !

Le couvent était plongé depuis longtemps en une paix profonde. Depuis un certain temps déjà, la cloche du soir avait sonné.

Les moines étaient rentrés dans leurs cellules pour y passer encore une demi-heure en prières avant de jouir du repos.

Presque toutes les lumières étaient déjà éteintes.

Le frère Pierre se demandait pourquoi ses collègues lui avaient témoigné si peu d'empressement, à la récréation du soir.

Pourquoi l'abbé l'avait-il tenu éloigné des vêpres ?

Pourquoi l'avait-il obligé de prier seul dans sa cellule ?

Il acceptait son humiliation avec résignation, la conscience en repos et sûr de ne rien avoir à se reprocher.

Il ne soupçonnait pas qu'en ce moment même on priait dans mainte cellule pour sa conversion.

L'abbé lui-même était quelque peu distrait en ses prières.

A chaque moment, un sourire se jouait sur ses lèvres.

Il s'amusait à la pensée d'avoir si bien attrapé l'empereur.

Cela apprendrait au jeune prince à maîtriser un peu ses lubies.

Un seul moine parcourait encore les corridors, d'un pas fatigué, et une lanterne à la main.

Il faisait sa ronde habituelle, pour voir si tout était en ordre.

Le brave moine, levé dès quatre heures, n'était pas fâché de pouvoir bientôt aller se reposer.

Une dernière fois il inspecta la grande porte d'entrée.

Oui ! tout était en ordre. Les serrures et les verroux étaient dûment fermés.

— *Janua clausa ! Ad cubiculam eo dormiendi !* (\*) murmure-t-il dans son latin de cuisine.

— Poef !..., paf !... pardaf !

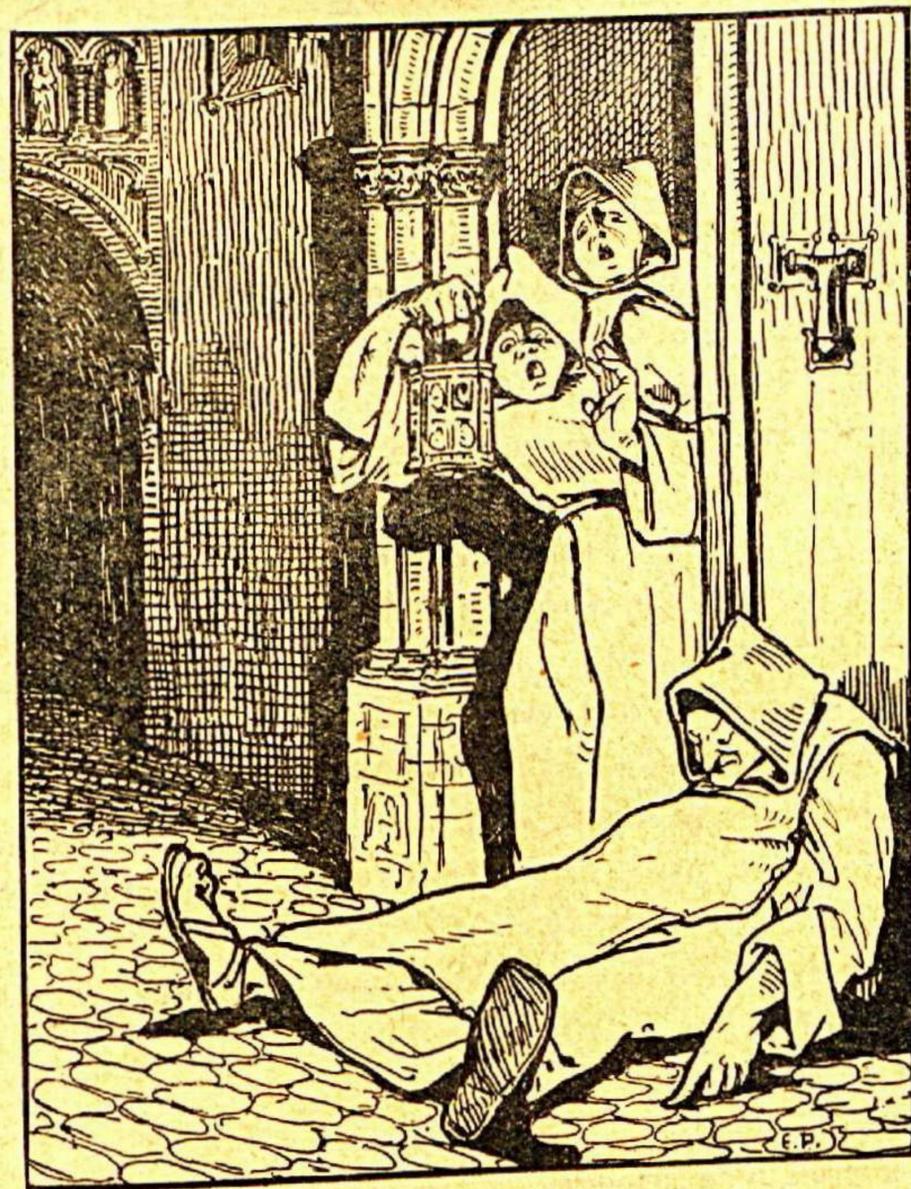
Quelque chose tombe de l'extérieur contre la porte, qui en est toute secouée.

— Mon Dieu ! que serait-ce ? *Deus misereatur nostri !* que Dieu ait pitié de nous ! s'écrie-t-il.

Et, allant vers la porte :

— Héla ! qui est là ?

(\*) La porte est fermée et je vais me coucher.



LE FRÈRE PORTIER ÉLEVA SA LANTERNE AU-DESSUS DE LA TÊTE DU DORMEUR (P. 283)

Pas de réponse !

Avec toutes sortes de précautions il ouvre le judas grillé. Il répète de nouveau :

— Eh ! qui est là ?

Un long « heu ! », une clameur ou un râle, se fait entendre de l'autre côté de la porte.

Le pauvre frère-portier, tremblant de tous ses membres, sauta deux pas en arrière.

Ce bruit sortait-il bien d'une bouche humaine ? que doit-il faire ?

Son premier devoir est en tous cas de voir ce qui se passe.

Cette fois il demande :

— Qui est là ?

— Heu... eu... eu... eu !

— Qui êtes-vous ?

— Heu !...

Est-ce un homme ou un animal ? Une créature de Dieu ou le diable ? Une pareille langue n'a jamais été entendue par le frère portier.

— Qui êtes vous ?

— Aï... aï... heu... eu...!

— C'est peut-être un homme qui souffre ! On l'a peut-être assassiné ! Il a bien envie d'ouvrir la porte, mais pourtant il n'ose pas s'y risquer. S'il s'agit d'un meurtre, il doit y avoir des meurtriers... dame ! le bon frère n'aimerait pas faire leur connaissance !

Et toujours cet épouvantable « heu... eu... eu ! »

Une quatrième fois le portier demande :

— Etes vous du diable, partez, êtes vous de Dieu, parlez !

Rien ne lui répond plus, si ce n'est, dirait-on, un long ronflement.

En un cas aussi grave, le frère n'ose pas agir seul. Tout ému, il s'achemine vers les cellules des frères convers.

Ceux-ci dorment déjà, étendus sur leurs dures couchettes.

— Frère Jacques !

— Qu'y a-t-il ?

— C'est moi !

— Est-ce vous, frère Nicodème ?

— Oui.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a... je ne sais pas quoi.

— Qu'y a-t-il donc, frère Nicodème ? Vous semblez tout ému.

— Levez-vous, frère, et suivez-moi, au nom de Dieu ! Il y a quelqu'un ou quelque chose à la porte.

— Oh ! si ce quelque chose, laissez le là, et si c'est quelqu'un il finira bien par s'en aller

— Non pas, frère ! le prêtre et le lévite laissèrent au bord de la route le voyageur blessé, qui allait de Jérusalem à Jéricho ; mais le Samaritain fut charitable et lui porta secours. Jésus n'a-t-il pas dit : Allez et faites comme lui !

Cette courte parabole, citée si bien à propos par le frère portier, fit de l'impression sur frère Jacques, qui quitta sa couchette et suivit Nicodème.

Il n'était pas aussi peureux que le portier, et voulut ouvrir immédiatement la porte.

— Soyez donc prudent, lui dit frère Nicodème.

— Et pourquoi donc ?

— Il se pourrait qu'il y ait des voleurs ou des assassins à la porte.

— Le bon Samaritain n'a point eu peur d'assassins et de brigands, répondit frère Jacques, lui renvoyant la leçon qu'on lui avait donné si bien à propos.

On entendit un bruit de chaînes et de clefs... La porte s'ouvrit et frère Jacques mit sans hésiter la tête dehors.

Nicodème était moins tranquille, la lanterne tremblait dans sa main.

— Un homme est étendu là ! dit frère Jacques.

— Ciel !... il est assassiné ! cria le portier en reculant.

— Non !

— Si, mon frère, percé de coups, baignant dans son sang !

— Non ! car... il ronfle !

Ronfler est bien le mot qui enlève immédiatement toute frayeur, et fait penser à quelqu'un qui dort et qui jouit en paix d'un repos mérité.

En effet, Nicodème s'approcha et dit d'une voix plus assurée.

— Il ronfle ?

— Comme un soufflet de forge !

— Béni soit Dieu ! Grâce lui soient rendues !

— Allons, mon frère, éclaire nous !

Le frère portier éleva sa lanterne au-dessus de la tête du dormeur, mais tous deux laissèrent échapper un cri d'étonnement et de douloureuse surprise.

L'intrépide frère Jacques avait, lui aussi, changé de couleur.

A ce cri d'étonnement succéda une double exclamation :

— Ciel, frère Jacques !

— Ciel, frère Nicodème !

Puis, ils alternèrent :

— Un moine !

— Un frère !

— Un des nôtres !

— Oui, de notre ordre !

— Que faire, frère ?

— Portons le vite à l'intérieur, frère.

- Oui, Jacques, oui !  
— Un instant ! je le porterai bien seul, Nicodème, éclaire-moi.  
— Un malaise, sans doute ?  
— Hm ! toussota l'autre, d'un air sec.  
— Pourvu qu'il ne soit pas blessé !  
— Non, il ne l'est pas !  
— Le pauvre homme ! soupira Nicodème, compatissant.  
— Hm ! fit Jacques d'un ton encore plus rogue.  
— Un des nôtres ! Mais qui donc est-ce ? Je croyais que tous nos frères étaient rentrés !  
— Assurément !  
— Qui est-ce, mon frère ?  
— Je ne le connais pas !  
— Laissez-moi voir un peu !  
Nicodème éleva sa lanterne au-dessus de la tête du dormeur.  
— Il n'est pas de notre couvent ! dit-il, soulagé.  
— Mais il est de notre ordre ! répliqua vivement Jacques.  
— Le pauvre homme ! Le pauvre homme !  
— Non, mon frère ! il ne faut pas le plaindre !  
— Sois miséricordieux, Jacques !  
— Ne sois donc pas si simple, Nicodème !  
— N'as-tu donc pas de cœur, Jacques ?  
— N'as-tu donc pas d'yeux, Nicodème ?  
— Un malaise a surpris notre frère, Jacques !  
— Il est facile de voir d'où ce malaise lui est venu, Nicodème !  
— Le malheureux est malade, Jacques !  
— Non, il est ivre, Nicodème !  
— Ivre ! Ce mot fit à Nicodème plus d'impression que si on l'avait frappé au visage.  
Il tira de grands yeux, pleins d'étonnement incrédule.  
Ce fut un prodige que la lanterne ne lui échappa pas des mains, pour venir se briser sur le sol.  
— Ivre ! un moine ! de leur ordre ! Ivre !  
— Mais cela ne peut être la vérité, Jacques !  
— C'est ainsi, Nicodème ! Va chercher bien vite l'abbé !  
— Bon Dieu ! Ciel !

- C'est un scandale ! Une infamie !  
Le frère-portier se traîna vers la cellule du prieur. En chemin, il priait :  
*Si iniquitates observaveris, Domine ! Domine ! quis sustinebit !*  
Seigneur ! Seigneur ! Si vous tenez compte de toutes nos fautes, qui de nous pourra rester debout !  
En tout cas, ce n'était pas le malheureux qu'il avait laissé au bras de frère Jacques qui eut été capable de rester debout.  
Il s'était affaissé sur place, mais ce n'étaient pas les péchés qui lui avaient si bien affaibli les jambes.  
C'étaient, comme l'avait dit le gentilhomme, les nombreuses pintes de *double* et de *triple*.  
Le moine ne put en tirer que l'éternel gémissement : heu... eu... eu !  
Bientôt tout le couvent fut sur pied.  
Les moines et les frères convers accouraient de tous côtés, car Nicodème ouvrait chaque cellule et répandait en balbutiant la terrible nouvelle.  
Il y avait déjà une vingtaine de moines rassemblés autour du malheureux quand l'abbé accourut.  
Son visage était grave et attristé.  
Il se pencha sur l'ivrogne et murmura :  
— Hélas ! C'est bien vrai ! Le malheureux est ivre !  
Et le tirant par la manche du froc :  
— Mon frère, dit-il, mon frère !  
Le lourd paquet de chair parut s'aminer un peu.  
— Mon frère, vois donc où tu te trouves.  
Le moine ouvrit à moitié un œil aqueux, tandis qu'il fermait l'autre paupière, où se dessinèrent mille plis ; et il marmonna, les lèvres gonflées, humectées de salive :  
— Des maisons ivres !... Des poules ivres !... Encore une chope, ma petite Suzon !... Deux pintes !... Du triple !  
— Le mauvais esprit le possède ! soupira le portier, qui avait rejoint le groupe des moines.  
— Frère Jacques, dit le prieur, conduisez le dans une cellule. Le malheureux est complètement sous l'influence de la boisson.  
Jacques eut de la peine à le mettre debout.  
Le capuchon était tout de travers sur le visage rubicond et boursoufflé de l'ivrogne.

Pourtant l'usage de ses jambes semblait lui être revenu quelque peu, car il sut accompagner frère Jacques, en trébuchant. Ils traversèrent ainsi le groupe consterné des moines.

Tout à coup, l'ivrogne se mit à hurler :

*Vous êtes si jolie,  
Ma Suzon adorée,  
Viens, viens, oh ma mie,  
Que je te donne un baiser !*

— Tais-toi, malheureux, tais-toi ! lui cria un moine.

— Des maisons ivres, c'est pis que des poules ivres ! Suzon est une brave et gentille fillette !

— Mais tais-toi donc, tais-toi !

— Si vous voulez que je me taise, donnez-moi un verre de triple, ou deux... ou trois ! Je meurs de soif !

L'abbé, le cœur brisé et les larmes aux yeux, suivait le triste cortège.

Les voûtes sacrées du couvent retentissaient pour la première fois des éclats d'une chanson profane.

On conduisit l'ivrogne dans une cellule, où on le coucha dans un lit.

— Allez tous vous reposer maintenant, mes enfants ! et priez pour votre malheureux frère !

Les moines s'en allèrent silencieusement, pleins de commisération plutôt que de haine et de mépris.

Frère Jacques seul était indigné et donnait cours à ces sentiments en disant à Nicodème :

— Bénissons Dieu de ne pas être tombés aussi bas !

Mais Nicodème qui, comme nous l'avons vu plus haut, était versé dans l'Écriture, citait la parabole du phariséen et du publicain et alla ensuite, comme ce dernier, jouir du sommeil du juste.

L'aube incendiait déjà l'Orient de ses lueurs roses, et l'ivrogne était toujours étendu sur son lit, ronflant comme un tuyau d'orgue. À côté de lui, le prieur était agenouillé sur un prie-Dieu. Le saint homme avait passé toute la nuit en prières.

La cloche, qui appelait les moines à la chapelle, se mit à tinter.

L'abbé jeta un regard sur le lit et, jugeant que l'homme ne s'éveillerait pas de sitôt, il se dirigea vers le temple.

De temps en temps la porte s'ouvrit alors, pour permettre à quelque moine de jeter un coup d'œil curieux à l'intérieur de la cellule.

Nicodème fut l'un des premiers et bientôt il vit s'approcher frère Jacques à grands pas.

— Il dort encore, dit le frère portier.

— Laissez-moi voir ! Et Jacques poussa sa tête par la porte.

Vêtu du froc, l'ivrogne était étendu sur le lit et son visage, rubicond et boursofflé, où perlaient des gouttes de sueur, luisait comme un soleil.

— Aie ! aie !... soupira l'homme en se retournant dans le lit.

— Il s'éveille ! dit Jacques. Je vais appeler l'abbé.

Et de son pas lourd il s'en alla prévenir son supérieur.

Celui-ci se rendit immédiatement à la cellule.

L'homme ne semblait plus dormir que légèrement.

— Mon frère, dit le prieur, éveillez-vous et écoutez-moi !

— Hein, que dites-vous ? dit une voix rauque et dure.

— Levez-vous, mon frère.

— Oui... tout de suite, Jean... Tout à l'heure !... Oh là là ! ma tête !

— Dans quel état la boisson vous a mis, mon frère !

Dormant à moitié et encore tout étourdi, le compagnon à peine dégrisé lui répondit :

— Celà arrive parfois, mon frère ?

— N'êtes-vous pas honteux, mon frère ?

— Comme si vous faisiez fi d'une bonne chope ! Chacun son tour !

L'abbé n'en pouvait croire ses oreilles. Il était tout ébahi de pareille impudence.

Il s'attendait à trouver un homme plein de repentir et de regret.

On ne lui donnait, tout au contraire, que des injures pour réponse.

— Vous ne vous repentez donc pas ? Savez-vous que vous vous êtes enivré ?

— Eh eh ! Comment donc ? Si je le sais ! Mais ne te préoccupe pas de celà. Jean, cela vaut mieux que de devenir fou.

L'abbé n'avait jamais vu pareil cynisme.

Voilà bien, se disait-il, les conséquences de la Réforme.

— Vous êtes Luthérien, sans doute ? demanda-t-il à haute voix.

— Luthérien ? Moi, Luthérien ? Qu'est ce qui vous prend donc, frère ?

Non, non, je suis catholique, catholique romain.

— C'est un véritable scandale, frère !

— Allez-vous faire prendre avec vos jérémiades ! La semaine dernière, j'ai encore dû vous porter dans votre lit et maintenant vous voulez-vous poser en saint homme !

— Savez-vous à qui vous parlez, mon frère ?

— Mais oui !

— Savez-vous que je suis votre abbé ?

— Mon quoi ?...

— Votre abbé !

L'homme n'avait pas encore ouvert les yeux jusqu'ici.

Il se mit à rire et ouvrit les paupières.

Son rire s'arrêta immédiatement.

Les yeux agrandis, il regarda autour de lui d'un air hébété.

— Ah ! se dit l'abbé, le malheureux reprend ses esprits.

— Voyez-vous où vous vous trouvez, mon frère ?

L'homme se frotta les yeux et regarda le moine d'un air de plus en plus étonné.

— Qui êtes vous ? demanda-t-il enfin.

— Votre abbé, malheureux !

— Hein ?... quoi, malheureux ?... abbé !

— D'où venez-vous ?

— D'où je viens ?... Mais vous, d'où sortez vous donc ?

— Vous vous trouvez à la maison-mère de votre ordre, dit le prieur.

L'ivrogne croyait réellement rêver encore, ou être devenu complètement fou.

Il balbutia :

— Maison-mère... Mon ordre ?

— Oui, mon frère !

— Mon frère, vous !... Mais, lequel de nous deux est donc fou ?

— Il vaudrait mieux pour vous ne pas avoir d'entendement que d'aller le noyer ainsi dans la boisson.

— Mais... mais...

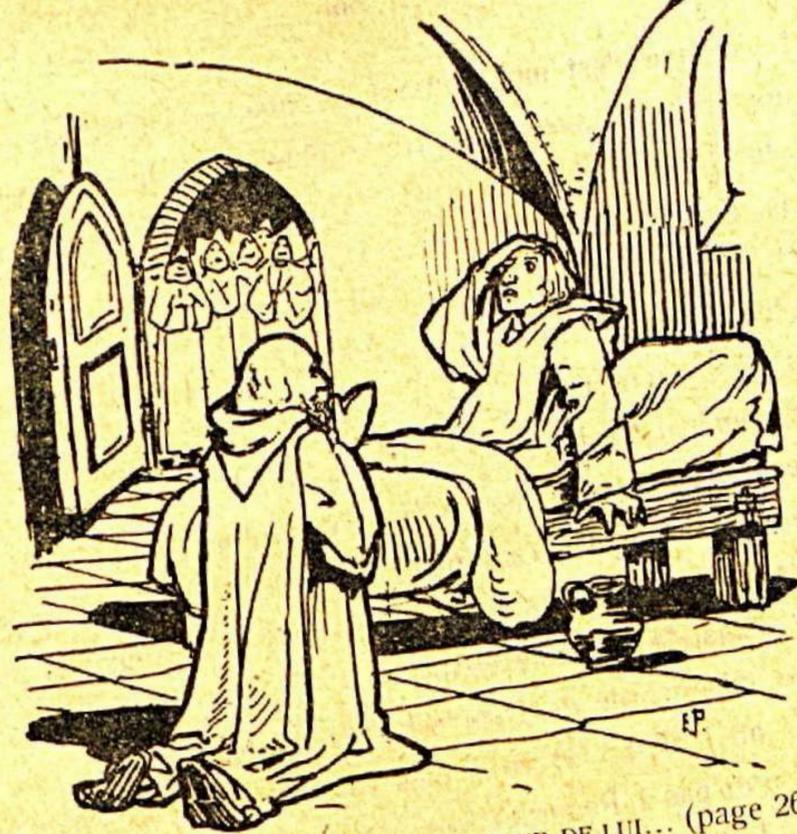
— De quelle ville venez-vous ?

— Moi ?

— Oui.

— Mais au nom du ciel, dans quel pays, dans quelle ville suis-je donc ?

— Vous êtes à Gand, mon frère.



LES YEUX AGRANDIS, IL REGARDA AUTOUR DE LUI... (page 268)

— Heureusement ! Mais où suis-je ici ?

— Mais, à la maison-mère !

— Ah, ah !

— De votre ordre !

— Eh !... de mon ordre ! Ne vous moquez pas plus longtemps de moi ou je sens que je vais perdre l'esprit.

— Soyez calme !... Repentez-vous, mon frère.

— Mais... maison-mère... ordre... depuis quand suis-je ici ?

— Depuis hier soir... Heureusement vous avez encore pu trouver le chemin du cloître. On vous a trouvé à la porte.

— Ah ! ah ! Je saisis tout maintenant ! Oui, j'étais rudement pris, hier soir !

— Comme la boisson rend impudent, se disait le moine.

— Vous m'avez donné un logement, c'est bien à vous, moine.

— Vous jetez l'opprobre sur le vêtement qui vous couvre.

— Bah ! mon vêtement en a vu bien d'autres ! Je m'en vais, moine !

Il se mit sur son séant, mais à nouveau l'étonnement se peignit sur ses traits tirés et bouffis.

Il regarda alternativement l'abbé et sa propre personne.

Le prieur crut qu'il allait se repentir enfin.

— Est ce que c'est moi, ou est ce que ce n'est pas moi ? demanda l'homme hors de lui et avec la figure la plus drôle du monde.

L'abbé hocha la tête :

— Hélas, oui, frère !

— C'est bien moi ?

— Oui, c'est vous !

— Mais c'est impossible !

— Mais pourtant c'est ainsi !

L'homme se démena d'une façon si désordonnée que l'abbé crut qu'il allait se livrer à un acte de désespoir.

— Grands sont vos péchés, mon frère, mais il ne faut pas désespérer.

— Non ? demanda l'homme ébahi.

— Non, la miséricorde de Dieu est sans limites.

— Oui !... ah ! ah !... et vous êtes très sûr que c'est bien moi ?

— N'en doutez-pas ! Regardez vos vêtements, mon frère !

— Oui !... C'est bien cela !

Il se pinça le bras, la joue.

— Oui... c'est bien moi.

Il étendit les pieds en l'air et le vit chaussés de sandales.

De nouveau il écarquilla les yeux et cria, après avoir considéré un instant cette singulière chaussure :

— Non, ce n'est pas moi ! pas moi !

Et il se laissa retomber sur le lit, comme pour dire :

— Je donne ma langue au chien.

Ce ne fut qu'alors qu'un doute commença à se faire jour dans l'esprit de l'abbé.

— Etait-ce bien un moine qu'il avait devant lui ?

— Mon ami, êtes-vous moine ?

— Je n'en sais rien ! cria l'homme.

— Êtes-vous d'un ordre ?

— Oui... non !

— Êtes-vous de Gand ?

— Il me semble que... oui !

— Tâchez de rassembler vos esprits, mon ami !

— Dites-moi d'abord comment il se fait que j'ai cela au corps ! supplia-t-il en montrant son froc.

— Les moines vous ont trouvé ainsi à la porte de l'abbaye.

— Alors ce n'est pas moi !

Et, après un silence :

— Saprستي, que se passe-t-il donc ?

— Restez calme et tâchez de vous souvenir.

L'homme se dressa de nouveau, passa à plusieurs reprises la main sur les yeux et sur le front, tâcha de rassembler ses facultés autant que possible et dit enfin :

— *Ecoutez, moine ! Allez voir au coin de la Grand'place et de la ruelle des Rôtisseurs, et si le boulanger n'est pas chez lui, alors... c'est moi !*

L'abbé avait saisi.

Il regarda attentivement le froc de l'homme et le reconnut.

Il avait disparu la veille de sa cellule.

Il pouvait s'imaginer qui en était la cause.

A son tour, il ne put réprimer un éclat de rire.

Le visage de son hôte lui apparaissait maintenant sous son vrai jour.

Comment avait-il pu le prendre pour un moine ?

Il avait dit la veille qu'au premier coup d'œil il pouvait distinguer un vrai moine d'un faux.

L'empereur lui avait rendu la monnaie de sa pièce et la répartie ne manquait pas d'à propos.

Les moines qui se pressaient à la porte de la cellule ne comprenaient rien à cette scène !

Le prieur riait d'un pareil malheur !

Pourtant, tous s'éclaircissent bientôt.

Le boulanger ôta le froc et se reconnut lui-même.

Le prieur dit aux moines :

— Devinez qui vous a joué ce tour ?

— Non, vénérable abbé.

— L'empereur en personne !... Ecoutez tous pourquoi et vous tout spécialement, mon bon Pierre, car j'ai à vous réhabiliter par la même occasion.

Et le bon abbé raconta comment il avait attrapé l'empereur la veille, et comment celui-ci avait pris une aussi belle revanche.



# Les Facéties de Charles-Quint

